



Du Fond d'un Bureau.

A MA FEMME.

UOLI papier rose,
Qui sembles prier,
Quand la plume y pose
Les vers ou la prose,
De te confier
Quelque douce chose
Dont la bouche n'ose
Ou ne peut parler,
De chiffres arides
Faut-il te remplir ?
Et t'ensevelir
Aux cartons sordides
Où des mains cupides
Iront te salir ?
Quand par la fenêtre
(Le ciel est si pur !)
Jusqu'à nous pénètre
Un rayon d'azur,
Quelle destinée !
Feuille satinée,
Si tu veux la fuir,
A quelque hirondelle
Emprunte son aile,
Ou bien au zéphir :
Qu'il t'emporte à celle

Qui m'attend toujours,
Pendant que, loin d'elle,
Si longs sont mes jours !
Le zéphir, écoute,
Serait un gardien
Qui pourrait fort bien
Te laisser en route ;
Comme la vapeur,
Sa pédante sœur,
Il n'a pas encore
Appris l'art d'aller
Droit sans dérailler.
Pour l'amant de Flore,
Faire sans broncher
Douze kilomètres,
C'est un long chemin !
Prends la poste aux lettres,
C'est bien plus certain !
Parle pour moi-même,
Quand tu lui parviens,
Dis-lui que je l'aime !
Oh ! bonheur extrême !
Voyant d'où tu viens,
Feuille trop heureuse !
Sa lèvre amoureuse
Te donne un baiser !
Mais dans la retraite
Charmante et secrète
Où sa main discrète
Vient de te cacher,
Pour t'aller chercher,
Pour te le reprendre,
Ce baiser si tendre
Cent fois le lui rendre,
Comment jusqu'au soir,
Si loin d'elle, attendre
Dans cet antre noir ?

Paris, 23 juillet 1861.